



Troublante Géraldine

Un film, un roman :
l'ex-top se lâche...

PAR THOMAS MAHLER

Dans « Il ferait quoi Tarantino à ma place ? », Géraldine Maillet racontait avec autodérision la douloureuse gestation de son premier long-métrage. Après le making-off littéraire, voici enfin le film, « After ». Mais Géraldine Maillet ne lâche pas la proie pour l'ombre des salles obscures, puisqu'elle publie également un dixième roman, « J'ai vécu de vous attendre ». L'histoire de George Swington, agent immobilier bedonnant, « au crâne en jachère » et à la vie sentimentale en friche, bloqué dans un hôtel de luxe alors qu'un volcan islandais fait des siennes. En cette période funeste pour le trafic aérien, l'auteur se rappelle avoir elle-même été « bloquée à Berlin, face à une crise de la quarantaine ». « Je me suis dit que c'était un excellent point de départ romanesque. »

A priori, il n'y a guère de points communs entre le « vieux, cramé, chauve, gras » George et le jeune premier Raphaël Personnaz, fringant partenaire de Julie Gayet dans « After ». Le film suit un homme et une femme qui se croisent un soir de pluie à Paris et vont se frôler, se dévoiler, danser, hésiter... Long-métrage comme roman portent pourtant la patte Maillet : dialogues lestes, humour omniprésent et art d'effeuiller l'intime. « Ce sont deux dérives, dans un monde où il est très compliqué de changer de cap. Et puis, sachez que je trouve George extrêmement séduisant. Il est touchant, névrosé à souhait. George, c'est un peu moi ! » Voilà qui nous présente ce quinquagénaire cramé sous un jour beaucoup plus favorable... ■

« J'ai vécu de vous attendre », de Géraldine Maillet (Grasset, 232 p., 17,80 €). « After », en salles le 30 janvier.

Tout sur sa mère

Quand Marie Lebey
fait « Mouche' »...

Tradition oblige : tout écrivain, quelle que soit son envergure, doit, un jour ou l'autre, s'attaquer à la face nord de son épopée intime – et celle-ci, inévitablement, a le visage de sa mère. Morceau de bravoure, règlement de comptes, adoration perpétuelle – peu importe. Après Proust, Cohen, Gary, Bazin et quelques dizaines d'autres, la fantasque Marie Lebey – cette femme-enfant, modeste et douée, rougirait de se voir projetée en telle compagnie – y va donc de son maman-je-t'aime très stylé, très pulsé. Son livre s'intitule « Mouche' » (avec apostrophe énigmatique). Voici, éternisée par sa fille déjantée et modianesque, une mère qui ne l'est pas moins. Décors : Neuilly, Cabourg et la Plaine Monceau ; sociologie : un vrac de gaullisme et de proustisme ; ambiance pastel et brouillard ; fond sonore : tantôt les Stones, tantôt Reggiani (« Les loups, ouh-ouh... »).



Résultat : un aller-retour dans la France des années 70 qui étourdit par sa fraîcheur et son intelligence de la vie. Princes charmants, drames, enthousiasmes, mélancolies d'automne tourment-tourment ici comme les chevaux de bois d'un manège sur lesquels Marie bondit et se souvient, tandis que les hommes de sa vie n'y comprennent rien. Quant à cette « Mouche' » (belge, baudelairienne, « amie des arts », etc.), elle y gagne à la fin une statue d'envergure et, en offrant à sa fille un délire à ciel ouvert, lui épargne vingt ans d'inutile cure freudienne – ce qui, après tout, reste le vrai miracle de la littérature ■ T. M.

« Mouche' », de Marie Lebey (Léo Scheer, 126 p., 18 €).

SWIFC/GRASSET - THIERRY RATEAU

« Ce sont deux dérives, dans un monde où il est très compliqué de changer de cap. »